

Le petit bistrot

Il fut un temps où, si vous passiez par-là, sur la route qui mène à la cascade du Rouget, juste à l'entrée du village, vous auriez aperçu une petite maison bringuebalante, poussée tout en hauteur comme un champignon monté en graines. Oh bien modeste, deux fenêtres étroites au teint brouillé, une porte de guingois en sapin ravagée par le temps, quatre murs branlants et fissurés, l'étage en mélèze mal équarri. Au-dessus de la porte trônait un grand panneau de fer rouillé où il était royalement écrit « Casino ». C'était le petit bistrot du village chez « Marie à Zef » le surnom de la patronne.

Ce petit bout de femme, dont la tête dépassait à peine le comptoir, toute de noir vêtue, le chignon haut placé, la face ridée comme une vieille pomme, régnait là en maîtresse des lieux. Il faut dire que le fier établissement remplissait deux nobles fonctions. La salle commune faisait aussi office d'épicerie fine ! Derrière le comptoir, à côté des bouteilles aux étiquettes imprécises, sur quatre rangées d'étagères poussiéreuses se dressaient boîtes de conserve, tisanes en tous genres, bâtons de réglisse, sucres d'orge et aussi les célèbres biscuits « petit Lu ».

Pour rentrer pas de manières, nul besoin de s'essuyer les pieds, le plancher de bois troué et rapiécé avait une couleur indéfinissable qui oscillait entre le gris et le noir tout comme les murs et le plafond de solives vermoulues. Dès la porte d'entrée franchie, vous chatouillait une odeur vive et corsée de café, tabac, vin mélangés aux multiples effluves corporelles. Il y régnait en permanence un lourd nuage de fumée de tabac gris et de résidus de pipes qui s'étalait jusqu'au-dessus des tables et faisait en continu toussoter la patronne qui pestait mais en vain contre tous ces fumeurs au vice trop bien accroché. Il y avait là Joseph dit « Zef » le patron, grand mince, le visage en lame de couteau, le béret vissé sur le crâne. Un taiseux celui-là, assis toujours à la même place près du fourneau, la mine renfrognée il songeait, mais à quoi, personne ne le savait. Il avait décidé une fois pour toutes de ne rien faire et n'en démordait pas. Un têtù ! Sa seule préoccupation était de rallumer éternellement son mégot rabougri à l'aide de la grande flamme de son briquet à essence qui en profitait par la même occasion pour lui griller quelques poils de sa longue moustache. Nonchalamment, il éteignait le brasier d'un placide revers de manche, mais l'odeur de roussi demeurait encore longtemps ! Pour lui, faire acte de présence lui suffisait amplement et surtout soignait son honneur qu'il avait haut placé. Il espérait seulement qu'on lui remplisse de temps à autre son verre comme par hasard

toujours vide, mais la patronne veillait au grain, il ne lui en fallait pas trop, il devenait vite nerveux voire méchant !

Et que dire de l'Emile dit la « Cavagne » personnage incontournable, tout en tics, barbe en jachère, mâchouillant inlassablement sa chique comme une vache rumine son foin et qui par intervalles réguliers faisait gicler de sa bouche édentée un long jet de jus brunâtre qui se fracassait sur le plancher en une gerbe de gouttelettes encore fumantes... Mais sa constante bonne humeur et ses histoires abracadabrantesques agrémentées de mimiques clownesques nous enchantaient tellement qu'on lui pardonnait bien volontiers ce geste un peu indélicat...

Et puis Léon l'accordéoniste, la pièce maîtresse de l'édifice, l'âme du bistrot, on ne pouvait se passer de lui. Carcasse voûtée, crâne poli, bonimenteur au grand cœur, à la bedaine si développée qu'il ne pouvait attacher les courroies de son instrument. Il le tenait religieusement sur le bout de ses genoux et jouait la tête renversée, les yeux fermés, pour en puiser au plus profond d'eux-mêmes l'inspiration divine. Oh pas un grand mélomane, la musique il ne l'avait jamais apprise, les nombreuses fausses notes se mélangeaient joyeusement aux bonnes mais on lui pardonnait tout, c'était l'ambiance qui comptait.

Le dimanche, jour de grande affluence, de braves paysans, bûcherons, charpentiers se côtoyaient pour passer un bon moment à festoyer. Il faut dire qu'il n'y avait guère d'autres distractions dans le coin. Il venait même des « étrangers » ainsi nommés parce qu'ils habitaient les communes avoisinantes. C'est sûr, ils n'étaient pas de chez nous ceux-là il fallait s'en méfier... Souvent le ton montait, les querelles de clochers se ravivaient, de tout et de rien, de vaches mal gardées et de fiancées volées aussi... On voyait les mines se durcir, les poings se serrer, les invectives pleuvaient, l'atmosphère devenait explosive, la bagarre n'était pas loin. Alors la patronne tout chignon frémissant, saisissait vivement sa canne, en frappait fortement le plancher comme au théâtre et rapide comme l'éclair la faisait allègrement voltiger dans les airs. Ce coup de semonce suffisait à ramener prestement le calme, bien aussi vite qu'une brigade de la maréchaussée qui chargeait fusils aux poings ! Faut dire qu'elle n'aurait pas hésité une seule seconde à vous en fichier un mauvais coup sur le crâne ou le coin du nez... Et c'était des « remettez y une tournée on a soif », on se rabibochoit en se mettant de grandes claques dans le dos pour oublier tout ça. Les verres se choquaient « à la tienne , à la mienne », quelle fraternité ! Pensez-donc on ne voulait pas se faire de mal, mais quand même quelques coups de poings ne

seraient pas de refus... Ainsi les tonneaux défilaient, on y buvait sec. Essentiellement du rouge et du blanc limé, un « Cinzano » ou un « Dubonnet » par ci par là pour les plus distingués, les plus délicats du gosier enfin ceux qui ne savent pas boire...

La Marie ne quittait jamais le comptoir, faut dire que ses jambes plus toutes neuves commençaient à fatiguer. Prestement elle remplissait les verres, deux tiers de vin, un tiers de limonade, sans faux col s'il vous plait et ça pétillait dans les godets bien alignés, elle appelait ça malicieusement le champagne des pauvres ! Pour le service, c'était sa fille Jeanne qui s'y coltinait. Du matin au soir, elle trottinait à petits pas menus, courte sur jambes, boulotte, d'humeur toujours égale, vêtue de noirs cotillons jusqu'aux chevilles. Même son visage était noir, dû sans doute à toute cette fumée de cigarettes ajoutée à celle de la vieille cuisinière rafistolée. Pour la vaisselle, c'était pas compliqué, comme il n'y avait pas l'eau courante, sur le bout du comptoir trônait un baquet d'eau, elle y plongeait fébrilement par poignées les verres, les ressortaient aussitôt et sans même les sécher ceux-ci repartaient bons pour le service ! Faut dire que le soir venu, la couleur de l'eau laissait salement à désirer. Ici les délicats n'étaient pas les bienvenus, pour le trois étoiles allez voir ailleurs...

Par souci de rentabilité, car elle était très près de ses sous, la patronne faisait illico presto les comptes. D'un geste vif, elle dégainait le crayon qu'elle avait toujours fiché derrière l'oreille, déchirait un morceau de vieux journal qui traînait là, alignait les chiffres et les tournées à payer, l'œil à tout, n'oubliant rien. C'était toujours juste, on n'aurait pas pu la rouler ne serait-ce que d'un centime et surtout on ne faisait pas de crédit, on n'est pas à l'armée du salut ici... les ardoises c'était pour le toit seulement.

Quand il n'y avait plus de victuailles sur les étagères, Jeanne toujours trottinante soulevait une grande trappe découpée dans le plancher tout au milieu de l'unique pièce et descendait vivement une échelle branlante dans les profondeurs d'une cave humide et sombre qui se trouvait sous nos pieds. Elle en remontait aussi vite, tenant dans son tablier retourné en guise de panier mille choses essentielles à la bonne marche du petit commerce !

Parfois le soir venu, il arrivait que quelques gros consommateurs nullement pressés, ayant un peu trop abusé de la chopine, s'endormaient sur le coin d'une table. Alors les plus vaillants, enfin ceux qui tenaient encore debout, les reconduisaient tant bien que mal au bercail à l'aide de brouettes dont on se

servait d'ordinaire pour transporter le fumier. C'était pas grave, ils n'en distinguaient plus l'odeur...Les fins brancardiers se gardaient bien de déverser les corps ronflants trop près des demeures, à coup sûr les furibondes épouses délaissées attendaient balais en mains, les mauvais coups pouvaient pleuvoir...

Quand on avait beaucoup trop bu, soit disant pour faire descendre la poussière, puis palabrer sans cesse et rigoler aux éclats ou encore taper des heures la belote, la faim commençait à se faire sentir. Alors sans façons, on ouvrait les boîtes de conserve que l'on venait d'acheter. Il y avait là pêle-mêle des anchois, des rillettes, des sardines, du pâté et de larges tranches de saucisson. Avec les doigts, on se bâfrait jusqu'au col de toutes ces agapes bienvenues, l'estomac lourd mais le cœur léger.

Mais une nuit frileuse d'automne, le vieux fourneau troué, bourré jusqu'à la gueule, laissa sans doute échapper quelques escarbilles brûlantes sur l'antique plancher qui s'enflamma et bien vite la maison toute entière grilla. Au petit matin, on retrouva dans les décombres encore fumants le corps calciné de la malheureuse patronne qui reposait encore dans son lit. Tragiquement le feu de l'enfer avait anéanti à tout jamais la vie trépidante de notre petit bistrot si atypique que l'on aimait par-dessus tout.